

lui, frémissant, dans un paroxysme de douleur, raidit sa volonté et cherche à se dégager.) Mais qu'as-tu, Max ? Tu ne dis rien ? C'est autre chose encore ? Tu ne m'aimes plus ? Je t'ai fâché ?

MADAME DU MONT.

Maud ! Que tu es enfant ! Puisque tu n'ignores pas... la situation, n'as-tu pas réfléchi aux conséquences... qu'elle pourrait entraîner ?

MAUD.

Lesquelles ? Qu'il est triste ? Qu'il devra partir quelque temps, aller voir ses parents ?

MADAME DU MONT (*prenant Maud par la main*).

Voyons, Maud, veux-tu être raisonnable, mon enfant, et avoir confiance dans tes parents ? Écoute bien ce que j'ai à te dire...

MAUD (*inquiète*).

Quoi donc, maman ?

MADAME DU MONT.

Réfléchis, Maud. Max a compris, lui... Ne vois-tu pas qu'un mariage entre vous n'est plus possible ?

MONSIEUR DU MONT.

Hum... hum... du moins, pensons-nous...

MAUD (*bouleversée*).

Maman !.. ce n'est pas le jour de plaisanter, c'est cruel.

MADAME DU MONT.

Je ne plaisante pas, Maud. Rien n'est plus sérieux.. réfléchis.

MAUD.

Mais maman ! tu ne sais donc pas que je l'aime ! Mais je l'aime, maman.. Mais je t'adore, mon chéri, tu sais bien n'est-ce pas ? Tu ne vas pas croire...

MADAME DU MONT.

Voyons, Maud, pas d'enfantillage ! Tu ne connais pas la vie. Ton devoir est de te laisser guider par ceux qui la connaissent mieux que toi .. Aie un peu de courage, mon enfant.

MAUD (*stupéfaite*).

Du courage, maman ! Tu appelles cela du courage, cette affreuse lâcheté, cette trahison ? Comment peut-on m'en croire

capable ! Mon fiancé est malheureux, il souffre par la faute d'un autre et je l'abandonnerais ? Moi !.. moi !.. Et vous profitez de mon absence pour lui faire croire cette énormité ?

MAX.

Non, Maud, c'est moi qui ai délié tes parents de leur promesse, comme l'exigeait mon devoir.

MAUD.

Toi aussi, alors ! Tu m'aimes donc bien peu pour m'abandonner à la première occasion ? Vous ne m'aimez donc pas, aucun de vous ?

MADAME DU MONT.

Maud ! Maud ! Tu dis des sottises et tu le prends sur un ton !

MAUD (*se montant de plus en plus*).

Et vous êtes tous des infâmes, entendez-vous ? des infâmes, des infâmes !

MADAME DU MONT.

Tais-toi, Maud ! Tu ne sais plus ce que tu dis.

MAUD.

Des infâmes, maman.

MADAME DU MONT.

Et je te défends d'ajouter un seul mot. Calme-toi d'abord.

MAX (*entourant Maud d'un bras*).

Madame, je vous en prie, ne la brusquez pas...

MONSIEUR DU MONT.

Maud, mon petit enfant, ta mère a raison, parle plus doucement, ta mère agit pour ton bien .. Emma, laisse-la s'expliquer.

MADAME DU MONT.

Ta mère ! Dis que nous agissons pour son bien... Il n'y a rien à expliquer, nous comprenons très bien. C'est le premier moment ; bientôt elle nous remerciera.

MAUD.

Vous remercier, oh !

MAX (*avec une tendresse infinie*).

Ma pauvre petite, tu es trop jeune, tu ne peux pas comprendre, mais il faut nous séparer... Je veux encore te dire merci pour tant d'heures ineffables passées auprès de toi, dans ta clarté... Ne dis pas que je ne t'aime pas, c'est le contraire, vois-tu, je t'aime trop.

MAUD (*pleurant*).

Je veux l'épouser, dites ce que vous voudrez, mais moi je veux. Je l'aime, je suis fière de lui... Il est mille fois meilleur que tous les autres, et plus vrai et plus noble.

MADAME DU MONT.

Maud, tu t'exaltes. Tout cela, c'est du don Quichottisme, ce n'est pas la vie réelle. Un peu plus tard, tu ne parleras plus ainsi.

MAUD (*obstinée*).

Oui, je veux.

MADAME DU MONT.

Tu veux être la sœur d'un voleur, toi ?

MONSIEUR DU MONT.

Emma, tu vas trop loin.

MADAME DU MONT.

Est-ce la vérité, oui ou non ? La sœur d'un voleur.

MAUD.

O mon chéri ! N'écoute pas ! N'écoute pas ! Oh ! comme ils nous font mal, à nous deux ! (*Se tournant vers ses parents, au comble de l'exaltation :*) On nous bande les yeux à nous autres jeunes filles, on ne nous montre pas la vraie vie. La vraie vie la voilà, et le vrai bonheur et le vrai devoir ! Et si je veux, je serai pauvre, et si je veux, je partagerai sa honte imméritée, et je serai heureuse parce que je l'aime et que je suis fière de son amour...

(*Silence.*)

MADAME DU MONT.

Max a pourtant mieux compris que toi, ma chère. Parlez vous-même, Max, puisqu'elle ne veut pas nous entendre.

MAX.

Maud, c'est vrai. Tu serais la sœur d'un voleur et tu porterais un nom taré. Tu ne sais pas ce que c'est ! Quelle chaîne à traîner tout le long de la vie !.. Un nom qui excite les soupçons et les outrages, au moins la défiance, la malveillance, toujours et partout. Oh ! non ! Tu ne sais pas !

MAUD (*un frémissement dans la voix*).

Ce n'est pas toi qui es coupable. Tu es honnête, toi, et loyal et bon, et brave, et tu dois regarder les gens en face.

MAX (*simplement*).

Ce n'est pas moi, il est vrai, mais c'est mon frère et mon nom. Le monde oublie vite ; bientôt on dira : « L'un des deux est un malhonnête homme » et l'on s'éloignera des deux. Comprends bien, il y a ceci encore : je suis solidaire de mon frère, je ne puis ni ne veux l'abandonner. Jusqu'où sa faute a-t-elle source dans ma négligence et ma maladresse ? ou dans ma faiblesse ? Quelle que soit sa vie, je me dois à lui. J'ai part à la faute, il faut que j'aie part à la réparation. Mes parents me l'avaient confié, lui, si jeune, si léger. C'est moi qui dois l'aider à se réhabiliter. Je lui dois mon temps, mon argent, tous mes efforts, malgré tout. C'est mon petit frère, tu sais bien ..

Et quelle vie ce serait pour toi, habituée à tant d'affections, à tant de raffinements et d'égards, si aimée, si fêtée... L'intolérable souffrance de cette tare injuste, Maud, combien elle sera démoralisante, à la longue, cette marque qui demeure, quoi qu'on fasse... Non, je ne voudrais pas que tu partages la honte qui est sur moi, sur ma vie assombrie d'avance. (*Tout le temps que Max parle, Maud l'écoute, apaisée par sa voix, ses yeux purs levés sur lui, pleins d'un extraordinaire rayonnement.*)

MAUD (*lentement*).

Max ! Tu souffres tout cela, dis, tu souffriras tant que cela ? Oh ! comme je t'aime encore plus, alors ! Prends-moi, mon chéri, ne me repousse pas, prends-moi !.. Nous souffrirons moins de souffrir à deux, nous lèverons la tête bien haut, forts de notre honnêteté et plus forts de notre amour. Nous saurons recréer l'estime autour de notre nom, et, à nous deux, nous soutiendrons Guy. Il nous aura révélé combien nous nous aimons. Nous serons deux pour lui montrer le droit chemin, l'aider dans sa faiblesse, le soutenir et l'aimer ..

(*Un silence.*)

MONSIEUR DU MONT.

Tu vois, Emma, comme elle l'aime... Si nous réfléchissions encore un peu avant de rompre ?

MADAME DU MONT (*indignée*).

Par exemple ! C'est par trop enfantin ! Que fais-tu de son avenir ? de ta responsabilité ?

MONSIEUR DU MONT.

Je suis responsable aussi de son bonheur.

MAUD.

Oh ! père ! tu vois, nous sommes les plus forts. C'est nous qui avons raison. Crois-moi, je le sens, je le sais, mon bonheur, le voilà !

MONSIEUR DU MONT.

Je le répète, Emma, si nous attendions encore un peu ?

MADAME DU MONT.

Tu avais promis de me soutenir ! Au fond, tu penses comme moi ! Ce qui était vrai il y a une heure l'est encore, je présume !

MONSIEUR DU MONT.

J'avais promis de te laisser faire, mais tu me parlais de Maud comme d'une enfant dont Max serait la dernière poupée. Je te le demande à toi-même, sont-ce là les paroles d'une petite fille ?

MAUD.

Oh ! père ! tu comprends toi !

MADAME DU MONT.

Mais c'est abominable ! Toi, son père, tu l'encourages dans sa folie, dans une sensiblerie ridicule ! Pense à son avenir, enfin !

MAUD.

Ah ! père ! Pense à notre amour, qui peut faire l'avenir si beau malgré tout, presque à cause de tout ! Souffrir à deux, vois-tu, ce n'est plus tant souffrir, et souffrir séparés... ah ! père ! tu ne m'y condamnerais pas !.. Crois-moi, c'est nous qui sommes raisonnables. — Il y a une plus haute raison que celle de tous les jours.

MADAME DU MONT.

C'est charmant ! Les fous, c'est nous alors ?

MONSIEUR DU MONT.

Maud, ce que tu dis répondait à mon sentiment intime, mais ta mère, avec tant de sagesse, me montrait ton extrême inexpérience.

MADAME DU MONT.

Ah ! Enfin ! Il n'y a pas de mal !

MONSIEUR DU MONT.

Tu te méprends, ma femme C'est le bonheur de l'enfant que, seul, je veux, et je ne le vois plus où nous l'avions vu. Est-il réellement besoin d'un rang et d'une fortune pour être heureux ?

MADAME DU MONT.

Non, sans doute ! Ni d'un nom honorable ! Ni d'une famille présentable !

MONSIEUR DU MONT.

Un homme n'est responsable que de lui-même, ma femme. Max n'a pas failli, c'est un homme d'honneur. Ne vient-il pas de le prouver encore ? Maud l'aime... Crois-moi, notre fille sera en de bonnes mains...

MADAME DU MONT.

Tu te fais leur complice par lâcheté ! Quelle monstrueuse faiblesse !

MONSIEUR DU MONT.

Non Emma, je vois plus clair et c'est librement que je consens.

MADAME DU MONT.

C'en est trop ! Je m'en vais ! Fais ce que tu voudras ! Perds ta fille ! L'avenir te le fera payer !

*(Elle sort violemment.)*MAUD *(avec douceur)*.

N'aie pas de crainte, papa, maman cédera aussi. Il n'y a rien qu'un amour comme le nôtre ne puisse vaincre...

MAX.

Maud ! Réfléchis, je t'en supplie...

MAUD *(lui mettant une main sur les lèvres)*.

Non, non ! Toi tu n'as pas la parole. Tu as dit que tu m'aimais, c'est tout ce qu'on te demande, le reste ne m'importe pas et tu peux le garder pour toi...

MONSIEUR DU MONT.

Max, elle a raison. Je vous la donne, *en confiance*...

(Max et Maud se sont rapprochés et, solennellement ils échangent, pour la seconde fois, le baiser des fiançailles.)

FIN DU PREMIER ACTE.

DEUXIÈME ACTE

Chez Max et Maud Herbert. — Deux ans après. Un petit appartement très modeste, mais arrangé avec le goût le plus charmant, très personnel. Des fleurs encore. Sous la lampe, Maud, occupée à coudre ; Max, à côté d'elle, très près, écrit et travaille.

Une porte au fond.

Scène I

MAX, MAUD.

MAUD.

Toujours pas de nouvelles de Guy ?

MAX.

Eh !... rien de bon en tous cas.

MAUD.

Non ? Tu l'as vu ?

MAX.

Sans cesse il me revient aux oreilles des choses regrettables... Et je ne puis rien !... C'est lamentable !

MAUD.

Oui, c'est si décourageant.

MAX (*repoussant ses livres et se levant*).

Ah ! tiens ! je ne puis pas travailler quand j'y pense. A peine si je puis jouir de notre bonheur, chérie, chérie toi !... Je devrais être content d'avoir réussi à me faire une position qui nous permet de vivre facilement... Mais, vois-tu, c'est trop navrant, cette vie pleine de promesses et qui va à rien... Je crois réellement que le sens moral manquera toujours à Guy. Il a un caractère si léger, si instable ! Aussi quelle effrayante masse de qualités il faut, pour être tout simplement un homme ! L'énergie, l'amour du travail, le sentiment du devoir — et le reste.

MAUD.

Il a tant de charme, tant de facilité. Mais c'est insuffisant.

MAX.

Parfois, je t'assure, je me sens terriblement responsable !

MAUD.

Responsable ! C'est presque mal de dire cela, alors que tu as tout fait pour lui, tout, tout ! Qui, au monde, en aurait fait autant ? Tu as tout sacrifié à ce malheureux, ta part de fortune, ta position, ton temps. Tu t'es exilé pour lui.

MAX.

Oui, pauvre petite, plus encore, car je t'ai sacrifiée, toi. Ah ! souvent, quand je vois le peu de résultat de mes efforts, je me demande si ce n'est pas un juste châtement pour avoir accepté si lâchement ton sacrifice...

MAUD.

Max !

MAX.

Oui. C'est trop fort aussi que toi, toi qui mériterais tous les bonheurs, tu pâtisses par la faute de ce misérable. Vois, jusque dans notre bonheur, si haut, si au-dessus de la vie, il a su mettre une ombre. A cause de lui, souvent, je suis préoccupé, souvent impatient et nerveux. Puis ta mère nous en veut toujours un peu. Bref, tu souffres, et c'est injuste.

MAUD (*se levant et entourant de ses bras les épaules de son mari*).

Tais-toi, tais-toi, Max, il ne faut pas parler de moi. T'aimerais-je autant si tu n'avais pas fait tout ton devoir ?

MAX.

L'ai-je fait seulement ? Que de choses j'aurais pu faire autrement et mieux !... Si, au moins, j'avais été soutenu par mes parents !

MAUD.

Oui, il t'aurait fallu cet appui. L'attitude qu'ils ont prise est inexplicable.

MAX.

Non, pas tant : ils m'en veulent, et c'est naturel, de n'avoir pas su mieux guider le petit, le mieux surveiller au début, moi, de plusieurs années son aîné... Si tu savais l'adoration absolue qu'ils ont pour cet enfant !

MAUD.

Oui... une préférence très injuste.

MAX.

Non, non, tu ne l'as pas assez connu dans son bon temps. Il était la séduction même, vois-tu. Il avait tous les dons Une intelligence si vive, si brillante, un cœur d'or et déjà, tout petit, de si gentilles façons, si prenantes !... Il était si beau, si joyeux !... Nous l'avons tous gâté... Tandis que moi, j'ai toujours été lent et lourd. Je n'ai jamais su m'exprimer comme il aurait fallu. En ai-je assez souffert !... Un imbécile, voyons !

MAUD (*lui mettant la main sur la bouche*).

Tais-toi, tais-toi donc ! Tu ne veux pas que j'en arrive à les détester, dis ?

MAX (*souriant un peu*).

Ce n'est pas mon idée, petite Maud ! (*grave*). Ils n'ont pas compris peut-être de quel cœur j'ai tâché de le relever... Je n'ai pas même pu leur en parler... Sais-tu que, depuis notre mariage, je ne les ai jamais vus qu'en présence de Guy ? Comment est-ce possible, je me le demande moi-même, mais le fait est là. Ils sont si loin, vivent si retirés. Moi, j'ai eu tant à faire pour me créer cette position, l'usine me prend toutes mes journées, et Guy à surveiller en plus .. Puis, je te dis, ils m'en ont voulu... Sans qu'ils me l'expriment positivement, j'ai senti une réticence dans leur manière de me parler, d'agir avec moi... presque d'éviter de me voir...

MAUD.

Et si c'était à cause de moi ?

MAX.

Voilà une idée ! Au contraire, ils ne me parlent jamais que de toi. Crois-tu sérieusement que quelqu'un pourrait ne pas t'aimer ?

MAUD.

Grand enfant, va !... Aussi, ils sont trop faibles — trop bons, je sais — trop faibles pourtant, Max ! Ils auraient dû comprendre qu'il fallait te confier Guy tout à fait, te permettre de le lancer en pleine vie pratique et non le soutenir dans ces misérables études qu'il traîne sans succès.

MAX.

Oui, une vie très rude et très active l'eût peut-être sauvé. Et il n'y a pas eu moyen d'obtenir leur appui. A présent, cela va de

mal en pis. C'est trop affreux de voir s'avilir et sombrer tous ces beaux dons... Ses repentirs, je les croyais sincères, au moins — ses repentirs ne durent pas et maintenant, je sais qu'il ment. Il ment toujours et toujours.

MAUD.

Un inconscient, un amoral.

MAX.

Ah ! vois-tu, c'est à se frapper la tête au mur, cette impuissance où l'on est d'enrayer le mal !

MAUD (*caline*).

N'y pense plus ce soir, Max, veux-tu ? Soyons heureux à nous deux, tout simplement. Il fait si bon dans notre petit home, si chaud, si clair et si doux. N'est-ce pas un devoir aussi d'en jouir ?... Entends-tu le vent dehors, et la pluie ? Ici, il y a des roses d'hiver que tu m'as données. Vois comme elles s'étalent dans la tiédeur de la chambre.

MAX.

Ici, il y a toi, chérie...

(*On heurte violemment à la porte.*)

Qui est-ce ? Qui va là ? Entrez !

(*Guy paratt, pâle, hâve, les yeux minés, chancelant. Il s'arrête au seuil et semble ivre.*)

Scène II

MAX, MAUD, GUY.

MAX (*sévèrement*).

Que veux-tu ?

GUY.

Expier...

MAX.

Allons, pas de mélodrame, c'est superflu. Que veux-tu ? Je t'avais dispensé de te présenter ici quand tu es dans cet état-là.

GUY.

Ce n'est pas du mélodrame. C'est la vérité toute nue. Regarde-moi. Je viens tâcher de souffrir une fois comme je le mérite. Je crois qu'il est temps. La faculté de souffrir m'a toujours manqué...

MAX (*à Maud*).

Il a bu, il divague... (*à Guy*) Que veux-tu, voyons ?

GUY.

Comme tu me parles !

MAX.

Tu oserais t'en plaindre ? Que veux-tu ?

(*Silence. Guy s'appuie au chambranle de la porte.*)

MAX.

Eh ! bien ?... Qu'as-tu fait encore ?

GUY.

Ah ! c'est trop sale à raconter. J'ai pas perdu mon temps, je t'assure. J'ai volé mes meilleurs amis et roulé tout le monde. Aussi je suis traqué. On me cherche, j'ai toute la horde déchaînée sur le dos... Je suis traqué comme une bête. Ils te diraient des horreurs sur moi et non sans raison. Alors, je suis venu près de toi...

MAX.

Qui te poursuit, voyons ?

GUY.

Tous — la police, la justice...

MAX.

Dis-tu vrai seulement ?

GUY.

Je le jure sur — ton honneur.

MAX (*haussant les épaules*).

M'en as-tu laissé ?

GUY.

Moins que tu ne crois.

MAX.

Que veux-tu dire ?

GUY.

Oh ! oui, je veux vous dire, il faut que je vous dise... Tu sais, ce jour-là, la première fois... où tu m'avais envoyé tout avouer aux parents ?

MAX.

Eh ! bien ?

GUY.

Eh ! bien, j'ai dit... C'est raide, je sais... J'ai dit que c'était toi.

MAX.

Moi ? Quoi moi ?

GUY (*avec un ricanement*).

Toi qui avais volé, là !

MAX ET MAUD.

Guy... (*silence*.)

GUY (*la voix plus faible*).

Mais oui, c'est ainsi. C'était chic, hein, ça ? Ils m'ont cru tout de suite ; ils me croyaient toujours.

MAX (*très pâle*).

Tu dois mentir, ils ne m'en ont jamais parlé !

GUY.

Ah ! ceci, mon cher, c'est le fin du fin ! Je leur ai fait jurer de ne jamais rien te reprocher et (*ricanant*) ils m'ont trouvé généreux !!..

MAUD (*pleurant*).

Guy ! C'est trop, trop odieux !

MAX (*qui sent la colère monter en lui*).

Lâche ! Lâche ! Lâche ! Voleur ! Ah ! tu as été jusque-là ! Me voler jusqu'à l'affection et l'estime de mes parents ! Ah ! non, je ne pardonne pas ! C'en est trop, c'en est trop !.. (*Il ouvre la porte au large. Avec une violence croissante :*) Va-t'en ! Va-t'en ! Va-t'en !

GUY (*la voix suppliante, terrorisé*).

Max!.. Je suis perdu... si tu me chasses... Je suis venu... je suis venu... (*changeant brusquement de ton, plus calme*) Ah ! Je pensais bien que tu me jetterais dehors, comme un chien... C'est bien la seule chose d'ailleurs que je n'ai pas volée...

MAX.

Hors d'ici !

GUY (*il fait un pas vers la porte*).

Oui, oui, attends, je dois encore dire... Vous, Maud, vous savez, n'est-ce pas, je n'ai pas voulu venir sans vous dire tout... J'aurais

pu me taire encore... mais je n'ai pas voulu... que vous me protégiez sans savoir... Oni, Max, je m'en vais, c'est juste...

MAX (*frémissant*).

Hors d'ici !

(*Guy chancelle, puis, se raidissant, commence à descendre l'escalier. On entend son pas hésitant. La porte reste ouverte, toute noire. Un paquet de pluie s'abat sur les vitres.*)

MAUD.

Max !.. (*Elle va à lui, lui retire de force les mains de devant les yeux et, plongeant son regard grave jusqu'au fond des yeux douloureux de son mari, elle répète :*) Max !.. C'est mal.

MAX (*hors de lui*).

Tu voudrais peut-être que je lui pardonne à lui, après cela ? Après cet horrible abus de confiance, cette chose monstrueuse qu'il a faite volontairement !.. et qui est plus qu'une lâcheté et plus qu'un vol ? Tu voudrais que je lui pardonne ?

MAUD.

Oui.

MAX.

Ah ! Mais non ! J'en ai assez d'être la dupe de ce misérable !

MAUD (*enfiévrée*).

Max, Max, le temps presse. C'est ton frère, on le poursuit. L'as-tu regardé ? il est malade. Rappelle-le !

MAX (*violent*).

Ah ! dis-le tout de suite, va ! mon bonheur, mon honneur, mes droits te sont peu de chose.

MAUD.

Auprès de ce que ce serait de te savoir criminel ? Oui, Max.

MAX (*saisi*).

Maud ! (*avec violence*) Tu ne sais plus ce que tu dis ! Criminel ! C'est lui le criminel !

MAUD.

Oui, mais il est perdu, perdu ! C'est ton petit frère ! Il meurt !

MAX.

Ce n'est pas vrai ! Tu ne le connais pas ! il ment !.. et ce serait mille fois vrai !

MAUD (*dans un cri*).

Ah ! ne dis pas cela, au moins ! que, Guy mourant, tu le chasserais ; mourant, traqué, tu refuserais de lui tendre la main !

(*Silence. Le pas de Guy hésite dans l'escalier.*)

MAUD (*hors d'elle*).

Max ! je t'en supplie ! Il va être trop tard ! Rappelle-le ! rappelle-le ! Tu le regretterais jusqu'à la mort ! Ton petit frère !

MAX (*immobile*).

Non. J'ai dit non. C'en est trop. C'est fini.

MAUD (*courant à la porte*).

Alors, c'est moi qui le rappellerai.

MAX (*il la saisit par les poignets*).

Je te le défends !

MAUD (*avec un cri*).

Ah ! tu n'es donc pas celui que je croyais ! C'est plus horrible que tout, si je me suis trompée en t'aimant... Ne fais pas cela !.. Ne comprends-tu pas qu'il sera toujours entre nous ? Max, nous ne pourrions pas...

(*Un silence ; on n'entend plus Guy ; la pluie fouette les vitres.*)

MAX (*frappé cette fois, la voix rauque, se réveillant de sa colère*).

Non, Maud, non, rappelle-le. Tu as raison, nous ne pourrions pas... (*courant à la porte*) Guy ! Guy ! Guy ! Reviens !.. Mon petit frère, reviens !

(*Max disparaît dans l'escalier. Silence. On entend quelqu'un remonter doucement, le souffle bruyant. Guy reparait le premier, livide, frappé à mort. Il reste au seuil ; Max le rejoint, lui tend la main, l'attire dans la chambre.*)

MAX.

Entre, mon frère, assieds-toi.

GUY (*dans un sanglot*).

Oh !.. je devrais partir ; mais, je vais t'avouer... cette lâcheté-là aussi je l'ai : j'ai peur de mourir dans la rue ainsi traqué... Maintenant je peux te le dire, ce n'est pas seulement la police, c'est la mort qui me traque... (*Avec un rire navrant, un peu fou.*) Je crois que je sais maintenant ce que c'est souffrir... (*un silence*) N'est-ce pas, il n'appartient pas à un misérable comme moi de vous dire que vous êtes des saints, vous deux...

MAX.

Assieds-toi, mon pauvre Guy.

GUY (*fébrile*).

Il me semble que je te devais ça, de te dire moi-même ce crime-là, pas le dernier, mais le plus vil, n'est-il pas vrai ? Avant de venir près de toi pour mourir...

MAUD.

Ne dites pas cela, Guy. Nous vous soignerons si bien...

GUY (*très excité*).

Oh ! je le sais, allez, que c'est la fin. Je suis fichu. Sinon, Max, comment peux-tu penser que je te dirais ce que je viens de te dire ? Je n'ai jamais été brave...

MAX.

Mon pauvre petit frère !

GUY (*il commence à perdre conscience. D'une voix soudain enfantine*).

Je vais m'allonger pour mourir... C'est qu'il pleut dans la rue, Max. Alors, tu comprends, j'avais peur et je suis venu près de toi...

(*Tout à coup il chancelle et glisse par terre sans connaissance.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

TROISIÈME ACTE

Chez les parents de Max. Un intérieur de province, très vieux jeu, très régulier, un peu austère, mais confortable, patriarcal et méticuleusement propre.

Au mur, un rayonnant portrait de Guy enfant, l'image de la vie et du bonheur.

Trois portes, l'une au fond, les autres aux côtés.

Max et Maud, en grand deuil, en costume de voyage entrent suivis de la vieille Garite. C'est le matin tôt.

Scène I

MAX, MAUD, LA VIEILLE GARITE.

GARITE.

Oh ! Monsieur Max ! et Madame ! Notre Monsieur ne vous attendait pas si vite. Ils dorment encore (*elle s'essuie les yeux à son tablier*.) Depuis la mort de notre pauvre petit, souvent Madame pleure jusqu'au matin, alors, elle s'endort et ils se lèvent plus tard.

MAX.

Ma pauvre chère mère !

GARITE.

Ils ne sont plus les mêmes, Monsieur Max, si vieux, n'est-ce pas, si vieux ! Madame ne sort plus que pour aller à l'église et notre Monsieur n'est plus à reconnaître... (*Elle pleure.*)

MAX (*très affligé, lui serrant la main*).

Oui, ma pauvre Garite, c'est un bien grand malheur, et je sais que tu partages notre peine.

GARITE.

Oh ! oui, Monsieur Max, je l'aimais plus que ma chair et mon sang... (*silence.*) Mais je ne pense pas à notre petite dame, qui doit être bien fatiguée !

MAUD.

Non, non, Garite.

GARITE.

Et à ce qu'il paraît qu'elle a si bien soigné Monsieur Guy ! Monsieur et Madame seront bien contents de la voir, allez !.. Je vais les appeler.

MAX.

Non, non, Garite, laisse-les bien reposer. Maud et moi nous allons déjeuner à nous deux ici, et, en descendant, ils nous trouveront installés.

GARITE.

Ce sera peut-être mieux, Monsieur Max, rapport à leur sommeil... En attendant, je vais faire une jatte de bon spais café pour notre petite dame, là.

MAUD (*gentiment*).

Merci, Garite ! On est toujours sûr d'être gâté ici ! (*Garite sort en s'essuyant les yeux.*)

Scène II

MAX, MAUD.

MAX.

Assieds-toi, chérie, ôte ton chapeau et ton voile, mets-toi à l'aise... Tu es chez toi ici, tu sais bien, chez toi.

MAUD.

Merci, mon grand.

MAX.

Tu ne peux pas croire quelle impression cela me fait ! Quand je pense que nos chers vieux ont réellement cru tout cela de moi ! Quel cauchemar ! Eux qui déjà, de tout temps, me préféraient Guy, quelle peine ils ont dû avoir à m'absoudre, à se taire...

MAUD.

Max, voici enfin l'heure de la réparation, complète cette fois. Combien je me réjouis de penser que, enfin, enfin ! leurs yeux seront décillés, qu'ils te rendront justice, qu'ils sauront tout ce que tu as été pour Guy et quel pardon fut le tien !

MAX.

Ah ! quand je pourrai te dire : « Mes parents savent tout et ont absout le mort » ! Aussi bien, on pardonne plus facilement à un mort qu'à un vivant. Ne crois-tu pas ?

MAUD.

Certes, Max.

MAX.

Et nous aurons le droit d'adoucir, par tout notre amour, leur vieillesse si éprouvée.

MAUD.

Oui, Max ; quel beau jour se lève au sein de tant de misères ! Aussi, parfois j'ai peur : s'ils ne te croyaient pas ?

MAX (*distrainment*).

Mais j'ai la lettre, tu sais bien, retrouvée sur Guy, jamais envoyée et où il disait tout. (*Il parcourt la chambre, très nerveux*) J'ai la fièvre, Maud ! Quand tu penses, c'est toute mon enfance, ce désir intense, douloureux, que j'avais d'être compris d'eux et aimé tout-à-fait. J'étais si maladroit, si gauche, si triste ! Et je les aimais tant, vois-tu ! Maud, tant, avec un tel respect, une telle admiration pour cette noblesse, cette bonté, cet esprit du devoir qui les caractérisent. Un peu austères, peut-être ? D'ailleurs, Guy avait su changer même cela... Ah ! comme on l'adorait celui-là ! Quelle joie il a apportée en naissant !.. Et comme tout ici le rappelle ! (*S'arrêtant devant chaque meuble*) Vois-tu ce canapé ? Tout petit, il en faisait un bateau, une maison, voire une île déserte. Et voilà sa place à table ; et puis, Maud, ici,

tu vois ? cette marque au mur, près du bahut ?.. C'est quand il a eu cinq ans, nous l'avons mesuré. Qu'il était fier d'être si grand !.. Ah ! quel bel enfant, Maud. Comme son portrait, là, tu vois, si svelte, si droit. Ces yeux candides ! Il avait les mêmes en mourant...

Scène III

LES MÊMES, GARITE (*qui apporte le café*).

MAX (*à Garite*).

N'est-ce pas, Garite, qu'il était beau, notre Guy ?

GARITE.

Oh ! Monsieur Max ! Un ange ! Si Madame Max l'avait vu alors...

MAX (*souriant*).

Elle n'aurait pas pu m'aimer autant que lui, ne crois-tu pas ?

GARITE.

Je ne veux pas dire, Monsieur Max ! Mais pour beau, il était beau, et gentil ! Il n'avait pas son pareil pour vous faire rire... On ne rit plus ici, allez !.. (*Elle dispose le café et se retire.*)

Scène IV

MAX, MAUD (*Ils déjeunent*).

MAUD.

Oui, Max, je me figure tout cela... et toi, si bon, t'effaçant toujours, toujours prêt à pâtir pour lui...

MAX.

Et penser que c'est fini ! Qu'il est mort, mort, notre petit... Pendant ces jours de délire, où il était de nouveau un cher petit enfant innocent et rassuré, presque heureux, .. n'est-ce pas, dis, tu comprenais ma tendresse pour lui ?

MAUD.

Ah ! Max, je l'aimais alors autant que tu l'aimais, il était un peu comme notre enfant... On oubliait ses fautes, presque.

MAX.

N'est-il pas vrai qu'on ne pouvait lui en vouloir ?

MAUD.

Non, Max, on ne pouvait pas.

MAX.

Même des souffrances qu'il t'a apportées ? Même du mal qu'il t'a fait ?

MAUD.

Même du mal qu'il t'a fait, Max.

MAX.

Il avait tout oublié, tout. Quand on songe qu'il avait traversé tant de turpitudes, sans que le fond, en lui, fût changé...

MAUD.

Oui, il avait tout oublié, la bise et l'hiver, l'horreur du mal et des nuits, et son âme légère et tendre s'éparpillait comme une fumée...

MAX (*il repousse sa tasse et se lève*).

L'agonie, c'est moi qui l'ai soufferte et non lui. Ah ! l'insoutenable horreur, Maud !.. (*Avec angoisse*) Anciennement, si l'on m'avait dit : « Tu verras mourir l'enfant », j'aurais cru atteindre le plus horrible chagrin qu'on puisse imaginer. Et dire que j'ai dû aller tellement plus profond encore ! Dire que cette mort, j'arrivais à la souhaiter, à l'espérer comme la seule solution possible, me disant : « C'est ce qu'il a de mieux à faire »... En arriver là !...

MAUD.

Max, Max, ne pense plus à cela, pense qu'il dort, qu'il a racheté par son aveu et par sa mort.

MAX.

Et par sa confiance, Maud, la sublime confiance de ce dernier geste qui mendiait ma protection ; la persistance de cette confiance en mon affection, pourtant blessée et trahie. Il savait que j'aurais eu le droit de le maudire, et malgré cela, c'est auprès de moi qu'il a voulu mourir.

MAUD.

Tant tu es bon, Max ; c'est ta bonté.

MAX.

Oh ! non, tant il était confiant... Car ma bonté, sans toi, elle était bien en péril ce soir-là ! Tant il était adorablement confiant, et cette confiance-là ne le montre-t-elle pas tout près, tout près de Dieu ? Comme nous autres, pauvres humains, nous pouvons mal juger des âmes !

MAUD.

S'il n'était pas assez fort pour marcher droit, il n'était pas non plus assez mauvais pour pouvoir vivre et porter le poids de pareilles fautes... Mais voici, après sa mort il te donne enfin l'occasion de te montrer, de te rapprocher de tes parents. On voit une aube nouvelle se lever : sur ces ruines, nous saurons rebâtir à nous deux. Enfin réhabilités, nous ferons une douce vieillesse à tes parents... De tant de mal ressortira un peu de bonheur, à la fin, à la fin...

MAX (*poursuivant, très excité*).

Aussi bien, c'était ma faute.

MAUD.

Allons, bon, encore !

MAX.

Ma faute. Comment ai-je pu le tenter ainsi ? Quelle insigne folie que de l'envoyer s'accuser — lui, si faible, si lâche — s'exposer à la colère de nos parents, très aimants, je le sais, mais intransigeants sur la question d'honneur... Voilà, je voulais donner une sanction à son repentir...

MAUD.

C'était la seule chose à faire, Max, puisque la pensée de ses parents l'émouvait, puisque, à travers sa légèreté, tu avais découvert un point vulnérable.

MAX.

Tu me comprends mieux que moi-même, Maud... C'est bien ainsi : je pensais qu'il avait besoin d'une impression violente, marquante, et qu'il souffrirait en son cœur de fils ; puis je comptais sur l'effort qu'il devrait réaliser, déjà relevant en lui-même. Je comptais sur la sévérité et l'indulgence, à la fois, de nos parents... C'était mal pensé, trop peu réfléchi, et au-dessus des forces du pauvre petit ; je le sais, maintenant, le remords n'est bon qu'aux âmes fortes. J'ai manqué de doigté, une fois de plus...

Scène V

LES MÊMES, GARITE.

GARITE.

J'entends Monsieur et Madame qui se lèvent, Monsieur Max. Est-ce que je peux reprendre la cafetière ? Ils vont descendre, il me faut chercher du chaud café.